

Jésus était-il laid ou beau ?

Hella Krause-Zimmer

Dans les premiers siècles chrétiens, la problématique de savoir si le Christ avait été laid ou beau agita par moments les âmes violemment ; il y avait des représentants passionnés des deux côtés. Les anciens apologistes et pères de l'Église, Justin (?vers 165) et Clément d'Alexandrie (?vers 215) insistent sur la laideur du Christ. Celsus (vers 179), qui écrivit contre le christianisme, plaçait en opposition à ce Dieu laid, l'idéal antique de la beauté divine. Tertullien (vers 150 à 220) était d'avis que le Christ n'avait jamais eu une forme humaine bien faite, et que son corps terrestre ne reflétait vraiment pas son éclat céleste.

D'un autre côté, la beauté apollinienne du Christ fit son entrée dans les premiers temps de la peinture et de la sculpture chrétienne – À l'exception d'un type, il est vrai, le Christ représenté sous l'apparence d'un philosophe négligé et plus âgé, en habit de cynique grec errant, que l'on trouve sur des sarcophages du troisième siècle.

Ceux qui voulaient voir le Christ laid, ne le faisaient pas pour le déconsidérer, mais en eux vivait l'idéal de la beauté intérieure (beauté de l'âme) qui devait triompher de la beauté extérieure. Une grandeur intérieure apparaît d'autant plus, qu'elle fait oublier la laideur extérieure, en la surmontant pour ainsi dire. On considère ici le Christ qui souffre de la faim "sous les yeux du diable", de la soif "en présence de la Samaritaine", qui pleure sur la mort de Lazare et tremble à la vue de la mort, «car la chair est faible, proclama-t-il et finalement versa son sang» (Tertullien). On regarde un Christ qui souffrit de toutes les peines de l'existence comme le plus pauvre des pauvres et qui n'était remarquable en rien, pas même par la beauté.

Ces apologistes s'appuient sur un passage au début du 53^{ème} chapitre du livre du Prophète Isaïe (740–701 av.J.C.). À vrai dire, les chapitres de 40 à 55 ne sont plus attribués aujourd'hui à Isaïe, mais sont considérés comme mélangés à d'autres écrits prophétiques postérieurs, au moins (les fameux Deutéro-Isaïe).

Il est dit dans le chapitre 53 – et il est à remarquer à ce sujet qu'il s'agit en l'occurrence d'une *prophétie* et non du compte rendu d'un événement contemporain : **«Voici que prospérera mon serviteur, il montera, s'élèvera, sera exalté à l'extrême. De même qu'à son sujet, beaucoup ont été stupéfaits, tant son aspect défiguré n'avait plus rien de l'homme, tant sa forme n'avait plus rien des fils de l'homme... ..sans forme, sans éclat pour attirer les regards, sans apparence pour le faire chérir, méprisé, délaissé par les hommes, homme de douleurs et familier de la maladie, comme quelqu'un devant qui on se voile la face, méprisé, nous n'en faisons nul cas. Or, ce sont nos maladies qu'il portait, nos douleurs dont il prenait la charge, et nous, nous l'estimions frappé, atteint par Dieu et humilié. Mais lui, c'est à cause de nos forfaits qu'il était transpercé, à cause de nos fautes qu'il était écrasé. Le châtement qui nous vaut la paix était sur lui, et par sa meurtrissure nous avons été guéris.»** (Traduction de Émile Osty; NdT)

Les deux courants qui traversent l'humanité de tous temps, et qui se montraient dans l'hellénisme avec l'opposition des tendances apollinienne et dionysiaque, apparaissent aussi dans le christianisme. D'une part, l'idéal de la beauté qui représente dans la physique le reflet de l'harmonie cosmique, et qui confère en cela à l'homme un fondement correspondant pour son développement – et d'autre part, l'idéal du renoncement à cette beauté dépendante des dieux, du cheminement dans la solitude et les ténèbres, et par là aussi dans la détresse et la laideur.

Le Christ laid, en tant qu'image que les chrétiens portaient en eux, n'a pas triomphé dans le cours de l'évolution, mais il n'est pas disparu et il réapparaît au moment où on a commencé à représenter les souffrances extérieures de la passion et de la crucifixion dans un réalisme cru, vues depuis le côté physique, pour en arriver à ce sujet au personnage christique martyrisé et bafoué à mort. De fait les bases de cette double façon de voir sont disponibles dans la vie du Christ. Cela s'exprime d'une manière géniale, dans le cycle de la mosaïque de la basilique Saint Apollinaire-le-Neuf de Ravenne (créée en 500, du temps du roi divin Théodoric): sur le côté nord de la nef de l'église s'étale la frise "apollinienne", qui montre un Christ jeune et beau dans ses oeuvres de guérison et de miracle; la suite, sur le côté sud débute avec la Cène et montre le côté sombre de la vie du Christ et son cheminement vers la mort (sans la crucifixion, il est vrai). Et ici, ce n'est pas seulement la vie du Christ qui est transformée, mais aussi son allure: avec son visage étroit et ses cheveux noir, il ne ressemble pas à sa

propre image sur le côté nord. Quelques autres exemples, un peu moins importants, de ce double regard sur le Christ subsistent dans l'art chrétien ancien.¹

On porta atteinte à la corporéité de Jésus, dans son intégrité, par le martyre de la Passion. Quant à savoir si cela alla si loin qu'une image de laideur humaine fut portée en croix, l'art ancien donne là-dessus une réponse nette: non! Il laissa la souffrance agir sur lui, sans en être submergé. Sa puissance force intérieure l'emporta et lui permit de conserver l'imposante dignité de son être, en dépit de la souffrance. La laideur ne le terrassa pas. C'est ainsi que nous voyons les représentations de la crucifixion du temps primitif du christianisme. L'art ultérieure, en revanche, accorda de la valeur à montrer: la détresse et la souffrance qui l'ont maltraité et terrassé à mort. Son image extérieure en est devenue laide. Il n'a plus aucun avantage sur l'homme ordinaire. La Résurrection avec sa forme humaine restaurée et rayonnante de lumière tient après cela du prodige le plus grand qui soit, et rien ne surpasse le dramatique de la situation. Mais aussi dans cette conception, le christ n'a jamais été déformé dans ses capacités corporelles, estropié ou disposé avec laideur.

Mais ce n'était pas seulement les tortures qui assiégeaient son corps. Sous la force puissante de l'habitation par l'esprit du Christ, son corps menaçait de tomber et ruines et de se désagréger, tant et si bien qu'il ne parvint à le maintenir qu'à grand peine dans le jardin de Guethsémani, jusqu'à ce qu'il pût l'offrir en sacrifice au Golgotha.

Mais cela ne touche pas la question qui nous préoccupe ici: est-ce que Jésus, délibérément depuis la naissance, est apparu dans le monde comme un homme laid ou beau?

En considération des deux enfants Jésus, le problème prend une tournure encore plus vaste et compliquée.

Nous avons appris de Rudolf Steiner à considérer combien les forces formatrices de Yahvé avaient atteint le sommet de leur action dans la corporéité du Jésus issu de la lignée de Salomon., si bien que cet enfant ne se laisse concevoir que sous une apparence corporelle puissamment formée et harmonieuse en même temps. Dans ce corps passe, avec le Moi de Zoroastre, le porteur de la sagesse solaire perse, le fondateur de l'ensemble des Mystères post-atlantéens, le grand élève de Melchisédek. Melchisédek, le guide de l'oracle solaire atlantéen initiateur des saints Rishis de l'Inde, comme de Zoroastre, qui révéla d'une part à Abraham le mystère de l'existence solaire et d'autre part la sagesse des étoiles au sein des Mystères, si bien qu'il pouvait reconnaître: que derrière celui d'où émanent les mystères, se tient la même divinité qui s'annonce au sein de l'entité humaine. La lignée héréditaire, dont il est la souche, accueillit ainsi le rayonnement de l'ordre cosmique des étoiles (Tes descendants seront ordonnés comme les étoiles dans le ciel). C'est le préalable à l'incarnation du Jésus de la lignée de Salomon.

«Dans cette combinaison de sang, dont avait besoin l'individualité de Zoroastre..., il y avait une ordonnance interne, une harmonie qui correspondait à une ordonnance parmi les plus belles et les plus significatives du système des étoiles»²

Ainsi vient dans le courant héréditaire porté par le sang, au début, le mystère solaire dans l'annonce de Melchisédek faite à Abraham, duquel sont issues les 42 générations, et à la fin, Zoroastre – l'autre porteur des Mystères solaires. La confluence du courant des Mystères et de celui de Yahvé atteint une culmination; ce qui fut arrangé par la visite de Melchisédek à Abraham, s'accomplit. L'étoile resplendit au-dessus du porteur du corps le plus achevé issu de la lignée d'Abraham.

Voyons maintenant l'enfant de la lignée de Nathan. Son essence s'épanouit dans son enfance. Ce dut être un enfant charmant et affectueux, qui touchait et réjouissait les cœurs au premier regard. Il est né en Galilée, un pays où vivaient ensemble diverses races mélangées et il n'a été que très peu marqué par l'empreinte typique du judaïsme. Il lui manquait ces forces qui peuvent imprégner et façonner le corps par un travail intérieur de l'âme et du je. Il n'était jamais sorti de son enfance, et était resté en retard dans son évolution. L'innocence et la candeur le caractérisaient vis-à-vis de la vie, mais il n'aurait pas pu les lier aux forces d'évolution qui pétrissent énergiquement l'existence corporelle.

Zoroastre en revanche, avait perfectionné ses facultés au travers de nombreuses incarnations et en avaient fait don à la corporéité toute particulière du Jésus de la lignée de Salomon. Certes, il abandonna ce corps à l'âge de douze ans, mais il put transférer "les forces divines" qui avaient construit ce corps pendant 42 générations,

dans l'organisme du Jésus de la lignée de Nathan. Des forces formatrices, qui furent maintenues vacantes par l'influence des harmonies des astres célestes. Ces forces modelantes supérieures d'une pureté extrême, pouvaient seules "travailler" la substance merveilleuse du Jésus de la lignée de Nathan sans en troubler l'innocence naturelle.

Dans la douzième conférence du cycle sur l'Évangile de Matthieu, il est dit ainsi: «Cependant les forces divines étaient transférées avec lui dans l'autre corps physique du Jésus de la lignée de Nathan. C'est pourquoi le corps physique de Jésus de Nazareth fut si parfait, parce qu'il a fait passer dans son corps ces forces qu'il avait emmenées en quittant le corps du Jésus de la lignée de Salomon.»

Si parfait! Le corps physique qui accueillit le Christ à l'âge de trente ans, n'était donc aucunement difforme. Un corps pétri par les forces divines harmonisantes ne peut pas être pensé avec un visage marqué par la laideur. D'autant plus que la complexion de ce visage est issue des traits rayonnants d'innocence de l'enfant de la lignée de Nathan.

En 1909 déjà, dans le cycle de conférences consacrées à l'Évangile de Jean, lorsque Rudolf Steiner évoqua le passage du récit de saint Luc décrivant Jésus revenant chez lui avec ses parents, après la scène du temple, il dit, en rapport avec les paroles habituellement traduites de la manière suivante: « Et Jésus crût en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et les hommes», qu'il s'agissait en fait de ce qui suit: «il était devenu aussi vertueux, noble et sage dans son corps astral qu'il devait l'être, afin que le Christ pût naître en lui. Et il avait tant élaboré et mûri son corps éthérique et rendu son corps physique si maniable que le Christ pouvait y résider... De la même manière que le corps astral était doté de sagesse, le corps éthérique avait crû en accoutumances et pratiques de la bonté, de la noblesse et de la beauté. Et le troisième terme qui s'adresse à Jésus de Nazareth (charis) désigne en réalité ce qui, par la beauté, se manifestait et devenait donc visible. Nous devons traduire et comprendre qu'il croissait en "beauté pleine de grâce", et qu'il formait son corps bellement et noblement.»³

Avec cela, la réponse de Rudolf Steiner pourrait suffire pour notre thème. Mais on doit encore penser compléter par ces indications qui expliquent que le Christ, qui s'éleva dans ce corps de Jésus, disposait d'une puissance spirituelle capable de marquer ce corps de son empreinte, en transformant le physique par une puissance spirituelle qui se tenait bien au dessus de toute notion terrestre du beau et du laid, telle qu'un corps peut en disposer. Le Christ pouvait se transposer dans l'un de ses disciples et temporairement parler à travers lui. Ce disciple prenait alors l'apparence du "Seigneur" et les auditeurs le prenaient pour tel. Ce triomphe du noyau le plus intérieur de l'être sur tout ce qui est extérieur, qui était si important pour ceux qui voulaient se représenter un Christ laid, est présent chez le Christ-Jésus de la manière la plus grandiose: l'esprit l'emporte si fortement sur l'apparence extérieure que celui qui accueille le Christ en lui, devient totalement indépendant de son apparence extérieure (c'est-à-dire que le problème de son apparence extérieure n'a plus de justification en soi, NdT).

Le 8 mai 1912, dans les conférences *Expériences du suprasensible. Cheminement de l'âme vers le Christ* (GA 143) Rudolf Steiner aborde directement les paroles d'Isaïe citées au début de cet article: "Il est sans forme et sans beauté..." Il parle du visage du Christ et commente que les artistes qui s'efforceront, et devront s'efforcer, à représenter le Christ, ont le devoir de montrer dans l'expression de son visage un peu de ce «triomphe des forces, qui ne sont présentes que dans le visage, sur toutes les autres forces de la stature humaine».

C'est la domination de l'intérieur qui prédomine complètement sur l'extérieur: un oeil qui ne rayonne que la compassion, une bouche qui n'est pas destinée à manger, mais à prononcer des paroles de vérité, et un front, «qui n'est ni beau, ni haut, mais dans la conformation significative duquel rayonne de beauté ce qui émane vers l'avant en provenant de ce que nous désignons par la fleur de lotus située entre les deux yeux – lorsqu'un jour on parviendra à conformer tout cela, alors on trouvera pourquoi le prophète déclare: "Il est sans forme et sans beauté". Cela ne s'appelle pas de la beauté, mais ce qui triomphera sur le processus de décomposition: la stature du Christ où se trouve toute compassion, tout l'amour et toute obligation de conscience.» À propos d'une telle stature, on ne parlera plus de beauté, parce que l'expérience qu'on en fait se place à un autre niveau, largement plus élevé, où les qualités spirituelles l'emportent victorieusement sur l'apparence extérieure. Ainsi les deux

tendances à vouloir voir le Christ beau ou le Christ laid feront l'expérience de leur équivalence et de leur réunion dans cette sur-élévation.

À vrai dire, il est douteux que ces indications de Rudolf Steiner puissent être réellement utilisées pour notre problème, car il ne parle pas là de l'apparence qu'avait le Christ-Jésus historique, mais de la manière selon laquelle les artistes devront le représenter dans le futur. Peu après, le 14 mai 1912 à Berlin, il reprend ce thème encore une fois. Il y dit: «... la représentation extérieure du Christ, comme elle doit être représentée par l'image extérieure qui en émane, est une question qui ne doit pas encore être résolue.» Il s'agit ici de montrer, «ce que le Christ est en tant qu'impulsion supra-sensible, qui prend vit dans l'évolution terrestre». Il est décrit, de nouveau, que dans le visage du Christ doit être surmonté, «tout ce qui transforme l'être humain en homme terrestre». Tout ce qui est imprégné du sensible chargé d'avidité doit être «spiritualisé, rendu supra-sensible». Et à la fin de la description concernant l'aspect que devrait avoir le visage du Christ, il est dit: «Qu'il sera impossible de donner une forme corporelle humaine quelconque, telle qu'elle existe actuellement, pour le Christ... On devra représenter une tête que l'on ne peut pas encore rencontrer dans l'humanité physique. Toute figuration du christ doit à proprement parler être quelque peu comme l'idéal de la stature du Christ». – Ce dont il s'agit ici, c'est le problème de la restitution artistique. Celle-ci ne doit pas chercher à regarder ce qui se trouve, ou qui pourrait se trouver ici ou là, autour d'elle dans le monde extérieur., «mais tu dois pouvoir laisser agir avec force en toi et te laisser intérieurement pénétrer par tout ce que peut te donner un approfondissement spirituel dans le devenir spirituel du monde au moyen des trois impulsions fondamentales: l'Étonnement, la Compassion et la Conscience».4

Ainsi la question posée au passé, concernant la manière selon laquelle la stature de Jésus était conformée dans son aspect extérieure (et à laquelle Rudolf Steiner a donné une réponse dans les passages de conférences cités ici), s'élargit-elle aussi chez Rudolf Steiner par l'esquisse d'une mission qui s'adresse à l'avenir, celle de définir par soi-même une image véritable du Christ (et ici il ne s'agit plus de Jésus), en étant en situation de faire toujours plus l'expérience des trois qualités qui se développent sur la terre – étonnement, compassion, et conscience – et de créer ainsi un corps d'avenir destiné au Christ.

Das Goetheanum N°7, 13 février 1994
(Traduction: Daniel Kmiecik)